DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
N° 879

N° 56 — 10me Année.

1er Juin 1924

Prix : 1 fr. 25

FORTVNIO

REVUE BI-MENSUELLE

SOMMAIRE

Salons locaux et régionalisme . . . . HERREM.
Poèmes . . . . Charles DESMIER.
Ombres . . . . S. K.
Les Livres . . . . Jean BALLARD.
Les Théâtres . . . . J.-H. ROCHE.
La Peinture à Paris . . . . OLD SHÉRIDAN.
La Peinture à Marseille . . . . HERREM.
La Musique à Paris . . . . Paul CHAZAL.
La Musique à Marseille . . . . Ernest MARION.
Lettres Etrangères . . . . Marcel BRION.
Revues . . . . Jean GARAT.
Revues Etrangères . . . . Marcel BRION.

L'Allée Pensive (suite) . . . . Marcel NALPAS.

Ornements de CANEPA

Directeur-Administrateur
JEAN BALLARD

Directeur Littéraire
MARCEL PAGNOL

BUREAUX :

10, Quai du Canal
MARSEILLE

34, Avenue de Clichy
PARIS (XVIIIe)
(Tél. Marcadet 12-12)

N° 11. — 10me Année. 1er Juin 1924

FORTVNIO

Salons Locaux et Régionalisme

Devant la multiplicité des salons à allure plus ou moins officielle qui naissent à chaque printemps dans le moindre chef-lieu de département, l'amateur d'art, effaré, cherche vainement l'utilité de cette débauche d'annuelle peinture qui s'ajoute aux cinq ou six mille toiles que la Province expose à Paris. Une raison qui militerait en faveur de ces exhibitions locales serait le désir de conserver intact le patrimoine artistique de chaque province, de nous ramener au temps où l'Ecole Provençale, par exemple, brillant d'un éclat particulier, attirait autour de quelques maîtres respectés la phalange des jeunes peintres désireux de s'instruire et développait leurs dons dans l'ambiance de peintres bien compris. Qu'un cataclysme dérange d'un coup notre pauvre globe, et transporte notre Salon des Artistes Provençaux à la place du Salon des Artistes Bretons ou l'envoie à celle des Amis des Arts de Laon-le-Saulnier, nul ne pourra s'en rendre compte.

Que sont devenus ces savoureux groupements qui, baignés de la lumière de leur province familière, saturés de coutumes locales, donnaient à chaque coin de la France artistique une physionomie particulière, une va-

leur personnelle, que Paris n'absorbait pas ? Aujourd'hui le mirage de la capitale attire tous les jeunes artistes. Si des difficultés matérielles ne leurs permettent l'essai hasardeux de s'y créer une large place, du moins désirent-ils montrer leurs œuvres dans un quelconque des Salons saisonniers qui prétendent être la somme de la peinture Française. Beaucoup plus que dans l'attirance qu'exerce Paris sur l'esprit de tous ceux que l'Idée domine, la raison de la disparition de ces écoles régionales est dans la plus grande facilité des moyens de transport.

Autrefois, la difficulté était considérable pour un peintre n'ayant que son talent pour ressources d'aller à quelques centaines de kilomètres de la région qu'il habitait étudier les œuvres des maîtres admirés. L'arrivée de quelque chef-d'œuvre dans le musée local était un événement rare et l'étudiant connaissait mal les tendances des peintres que quelques publications (rares également) prônaient. Les voyages sont devenus choses faciles, les revues s'occupant uniquement de peinture se sont multipliées et les moyens de reproduction des grandes œuvres sont tellement parfaits que point n'est besoin de voir la toile elle-même pour pouvoir comprendre le métier et la mentalité d'un maître. Cette diffusion de la pensée et de la manière de chacun a unifié si j'ose dire, la pensée et la manière de tous. Le régionalisme en matière d'art n'existe plus que dans le choix du sujet. Encore, certains ne manquent-ils pas de profiter de la période des vacances pour aller sous quelque ciel inconnu tenter de découvrir l'inspiration nouvelle. Là est l'écueil. Lequel d'entre nous n'a pas éprouvé cette sensation pénible, décevante, d'être complètement désarmé, la brosse en main, devant l'impossibilité de comprendre une nature différente de celle qu'il était accoutumé de voir. Lequel, parmi les amateurs, n'a pas été désagréablement surpris, en constatant une faiblesse chez son peintre préféré sans

se rendre compte que cet affaiblissement de son talent provenait de ce que les yeux avaient contemplé une autre nature que le cerveau n'avait pas su assimiler. Bien entendu j'écris en pensant aux peintres sincères, à ceux qui tentent de rendre à la nature par le truchement de leurs dons les impressions qu'ils en ont reçu. Ils se font bien rares. L'originalité à outrance, le désir de se singulariser par quelque chose de nouveau, de rare, de spécial dans l'œuvre qu'ils entreprennent est devenu le but de la plupart.

Qu'importe alors l'impression ressentie devant quelque splendide horizon ? Le moyen de l'exprimer n'est plus le désir de l'artiste. Cette émotion qui devrait être créatrice n'est plus que prétexte à étaler sur la toile des outrances, non encore osées. Que devient au milieu de tous ces appétits le sentiment de l'ouvrage qui résumera, qui synthétisera plusieurs années de patiente observation ? Bien petite chose en vérité et j'ai parfaitement le sentiment d'être lu avec un sourire de mépris par la génération pressée d'arriver, (oh! el mot de Degas à un jeune peintre qui se plaignait d'être encore inconnu : « De mon temps, Monsieur, on n'arrivait pas »).

Et cependant, parmi toutes ces tendances, toutes ces toiles qui couvrent des lieues de cimaise nous en sommes encore à découvrir l'Œuvre. L'œuvre qui fera éprouver une sensation mystérieusement troublante au spectateur du siècle prochain. Si l'on croit pouvoir espérer qu'au siècle prochain des gens seront encore émus par un beau morceau de peinture.

Je voudrais faire admettre, cependant, que mon ardent désir de voir renaître en France les belles Ecoles Régionales qui firent si longtemps sa gloire ne peut-être comparé à ces petits groupes, à ces petites chapelles, où une quinzaine de jeunes maîtres qui n'ont encore à leur actif que des projets à réaliser s'encensent mutuellement

et se font, fraternellement, une réclame excessive. Il n'est pas question là de réunir sous prétexte de région un certain nombre de peintres, qui partis d'une idée théorique plus ou moins sérieuse et plausible exécutent tous la même besogne au point qu'elle pourrait indifféremment être signée de l'un ou de l'autre. Quand je pense aux grands noms de notre belle Ecole Provençale, quand j'unis dans un même respect les noms de Guigou, de Loubon, de Simon, d'Aiguier, d'Engalière ou de Granet, je ne peux m'empêcher de penser à la différente personnalité de chacun d'eux. De Guigou à Loubon il y a un abîme dans la technique, dans le choix des motifs dans la façon de rendre le jeu du soleil provençal sur la pierre des garrigues. Toutefois, si l'on réunissait en une rétrospective souhaitable, un certain nombre des œuvres de ces peintres à l'occasion d'un de ces salons locaux, semblable à celui qui vient d'être inauguré à Marseille, il n'échapperait pas aux yeux des moins avertis qu'un lien absolu apparente toutes leurs toiles, et que cette parenté tient moins à l'époque où ces œuvres furent conçues (un Guigou sera toujours moderne) qu'à la foi profonde qui animait ces maîtres qu'à l'amour immodéré qu'ils éprouvaient pour ces paysages cent fois admirés et instinctivement compris. J'ai parcouru les nombreuses salles du Salon des Artistes Français, j'ai arpenté celles du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts et je mets au défi quiconque ne connaît pas la technique du peintre de déclarer : « Un tel est Provençal ».

Rien ne vient unir les œuvres de nos peintres, rien ne vient abriter leurs toiles sous le pavillon de notre petite patrie. Exception faite pour MM. Inguimberty et pour M. de Lombardon, les « Vieux Ports », les « Calanques » pourraient être peints par tels Normands de ma connaissance qui d'ailleurs, ne s'en sont pas privés. En

quoi M. Van Maldère s'est-il montré plus provençal en peignant le mas qu'il expose qu'il ne le fut quand il peignit les vues d'Alsace qu'il nous montra voilà trois ou quatre ans ? Passe encore pour Paris mais ici, mais en pleine Provence, quel peintre donne le droit au Salon de s'intituler Salon des Artistes Provençaux ? Le droit actuel de naissance ? C'est bien peu de chose. On peut-être naturalisé provençal. Quelle parenté unit Poggioli, Jean Jullien, Aubéry, Audibert, Frégier, Canepa et les autres ? Le talent ? Certes. Mais j'aimerais que tous, moins attirés par certaines recherches de technique, négligeant certaines influences qui ne sont pas de chez nous, tentassent d'exprimer la Provence sans plus ; par n'importe quel moyen, sans autre guide de leur pinceau que le soleil qui éblouissait leurs rétines tandis que la menthe et le thym, la sauge et la lavande, toute la « Gueuse parfumée » les saoulaient de leurs fragrances.

HERREM.

Deux Rondeaux

MIDI

Midi vibre au clocher, lentement, jusqu'à douze,
Et chaque onde s'étouffe en un silence lourd.
Un soleil accablant appesantit le bourg;
Le ciel est lisse et bleu, tendu comme une blouse.

Quatre papillons blancs, sur un buisson d'arbouses,
S'agitent follement, là-bas, près de la cour.
Midi vibre au clocher, lentement, jusqu'à douze.

Un tas de paille brille au fond, sur la pelouse,
Et l'ombre des sureaux, à pas lents, fait son tour.
Des mouches font entendre un bourdonnement sourd
Dans leur danse éperdue au-dessus d'une bouse
En sourdine, midi ressonne jusqu'à douze.

Janvier 1921.

*
* *

NOCTURNE

La nuit semble sans fin glisser comme une eau vive
Entre les cailloux d'or des constellations ;
Et j'écoute passer le bruit vague et profond
Que fait un large fleuve, éternel et sans rives.

Mon âme se fait pure, ainsi que les ogives,
Où s'allonge un rayon de lune pâle et blond;
Et la nuit semble en moi glisser comme une eau vive.

Oh je te voudrais, toi ! Mon désir d'unisson
Se fait voluptueux comme un fruit mûr qui fond !
Ah comme encor tes yeux feraient plus maladive
Cette étrange douceur au fond du ciel captive !
En moi tu semblais glisser comme une eau vive !

Janvier 1921.

Christian DESMIER.

Ombres

Dans les couloirs de l'Opéra, les parfums adoucissaient la lumière comme une fumée. A côté de nous, une voix très douce disait :

« Savez-vous que Jésus n'était pas juif ? Sa morale du *renoncement* répond aux plus hautes conceptions de la race âryenne : Vyasa et Siddharta aux bords du Gange, les ascètes chrétiens en Occident. Schopenhauer, le musicien qui philosophait, et Wagner, le philosophe mélomane, ont voulu *renoncer*, s'anéantir dans la contemplation.

Les sémites, qu'ils fussent Assyriens, Phéniciens, Arabes ou Hébreux, ont toujours voulu la vie la plus intense. Jésus, prêchant trois ans chez eux, n'a obtenu d'eux qu'une douzaine de disciples... et la croix. Le christianisme, religion des âryens d'Occident, n'a de sémite que l'origine — difficile à vérifier — de son fondateur... »

Aussi doux que sa voix, celui qui parlait ainsi était grand, frisé, pâle et ovin. La jeune fille distraite, dont la simple robe, d'un rouge intense et doux, laissait les bras entièrement nus, lui répondit : « Comment trouvez-vous ma robe, Louis ?

— L'autre jour, fit Louis, quand nous écoutions Tristan aux Champs-Elysées, elle était admirable. Mais aujourd'hui, pour Parsifal, vous auriez dû mettre la belle robe brune qui revêt le haut de vos bras. Elle laisse le cou bien dégagé, et par un glissement savant, découvre l'épaule. — Louis, vous serez giflé », rit la jeune fille.

Je perdis la suite de ces propos ; je ne vis plus ni la jeune fille, ni mes amis, ni ce qu'on nomme réel, et l'œuvre indicible commença de chanter...

*
* *

Comment n'ai-je remarqué ni le déséquilibre de l'orchestre, ni le manteau sang-de-bœuf des chevaliers, ni les détails ridicules ? Je n'en sais rien, mais quand les derniers sons s'éteignirent, remplacés par le bruit des mains frappées, j'avais les yeux fixés

sur un regard bleu, mouvant et étrange, qui se détourna aussitôt.

L'homme était petit, maigre, habillé avec une richesse sobre. Son profil d'aigle offrait un menton en galoche, une bouche petite et amère, de fins cheveux d'argent balayaient son grand front, et son regard avait la même clarté glaciale que celui des boursiers, des chimistes et des musiciens à qui leur mère a donné des yeux clairs.

Ses lèvres frémissaient, ses mains fines tambourinaient durement la pomme d'or de sa canne, et son regard, qui parcourait la foule tapageuse, se posa de nouveau sur moi, me donnant comme un choc électrique.

Je n'étais plus maître de moi, et je quittai mes amis pour le rejoindre : « Où, monsieur, vous ai-je déjà vu ? Sortez-vous d'un conte d'Hoffmann ou d'une taverne de Bayreuth ? Etes-vous magistrat, maître d'hôtel, médium ou pasteur ?... » Epouvanté du sens de mes paroles, j'essayais de terminer décemment ma phrase, quand l'homme sourit et répondit : « Vous m'avez déjà vu, sans doute, au Tiergarten de Berlin. Je suis Richard Wagner. »

J'eus l'impression de m'éveiller d'un songe, et je dis avec le sourire ambigü qui convenait : « Cher Maître, dites-moi vos impressions sur la représentation de ce soir. Je suis journaliste, et votre collaboration... » Le maître eut un geste éploré: « Quel siècle ô Saint-Graal ! quel siècle ! Un musicien ne peut pas sortir de sa tombe sans être immédiatement interviewé !

Vous espérez faire rire vos lecteurs, mais je ne vous parlerai pas d'une mer infinie de sentiments, d'aspirations voluptueuses, dans laquelle se sont noyé toutes les figures des dieux. Je ne suis plus assez fou pour vouloir dire avec des mots ce que j'ai dit avec des sons. J'en aurais bien envie, mais ce Juif de Heine me suit partout, et je ne veux pas lui donner la joie de se moquer de moi. »

A côté de nous, descendant l'escalier, Heine avait les lèvres minces et pâles. La jeune fille aux bras nus et son philosophe israélite qui n'étaient pas loin, avaient d'excellentes raisons de ne rien entendre, et si quelques curieux tournaient la tête vers nous, le regard de Wagner les dispersait, comme une guêpe disperse les mouches au bord d'un plat.

Nous entrions dans la nuit froide et bruyante; du maître, on ne voyait plus qu'une cape sombre, un grand béret et une face pâle où les yeux étincelaient. Pensant à autre chose, je dis :

« Que pensez-vous de Honegger, de Strawinsky ? » Wagner se tut un moment, puis commença à parler, d'une voix rapide, et je n'entendis plus les bruits de la ville :

« Je vous répondrai dans une minute. Observez la musique polyphonique, apparue au XV[e] siècle. Trois grands artistes la dominent, trois êtres après la mort desquels le monde diminue de valeur. Ce sont Bach, Beethoven et Wagner.

De ces trois œuvres maîtresses, la condition constante est un *accroissement :* accroissement des moyens techniques, accroissement des nuances et accroissements des éléments extra-musicaux, de telle sorte que la musique tend à dominer tous les autres modes de la pensée humaine. Cela vous étonne ? Observez :

Bach, c'est le contre-point fait homme. Son instrumentation, d'ailleurs magnifique, est telle que si on le supprime, si par exemple on remplace une œuvre d'orchestre par son exécution à l'orgue, l'œuvre demeure presque entière.

Toute une partie de son œuvre est musique pure, un ensemble de sons dont les rapports sont déterminés, et qui n'expriment rien autre qu'eux-mêmes. La plus belle musique de Bach, la Matthaüs-Passion par exemple, exprime admirablement des choses très simples.

Observez Beethoven dans sa troisième manière. Si son contrepoint est moins savant, il est infiniment plus libre et plus complexe que celui de Bach. La fugue et la variation alliées, souvent combinées, sont ses grands moyens techniques.

L'instrumentation de Beethoven est si importante que vous bondiriez à la seule idée d'entendre la 9[e] symphonie jouée à l'orgue ou le 14[e] quatuor à cordes joué par des instruments à vent.

La mesure inexpressive est inconnue de Beethoven. La raideur de Bach est remplacée chez lui par une brutalité toute différente. Ses nuances sont toujours d'une subtilité telle, que jamais Bach n'en a conçu la possibilité.

Beethoven n'a pas écrit une seule œuvre instrumentale sans une arrière-pensée littéraire, et l'union des arts le hante.

Ecoutez enfin ma musique : Toute fugue est pauvre de technique, à côté du prélude du 3[e] acte des Maîtres Chanteurs ; la variation de Beethoven est dépassée et mon instrumentation est d'une telle importance que souvent, par le seul changement des instruments, je réalise les oppositions ls plus saisissantes. Beethoven n'a pas fait cela.

La brusquerie, les heurts me sont devenus antipathiques, et

dans aucune œuvre humaine, l'art de la gradation n'a été poussé aussi loin que dans *Parsifal*. A côté de cela, toute œuvre de Beethoven paraît brutale.

Il n'y a pas seulement des sentiments dans ma musique, et j'ai chanté ce que Schopenhauer ne pouvait pas dire. L'union des arts pressentie par Beethoven, je l'ai réalisée, et ce n'est pas pas ma faute que les chevaliers de votre opéra s'agenouillent d'une façon grotesque.

Une des conditions constantes d'une œuvre maîtresse est un *accroissement*, et si une nouvelle musique de cet ordre apparaît, elle sera *plus* nuancée, *plus* complexe et *plus* une que la mienne. Elle rassemblera sous elle les autres arts, les autres modes de pensée et de vie en un synthèse formidable.

Strawinsky ? Honegger ? Pour le maître à venir, ils seront sans doute ce que Chopin et Schumann ont été pour moi. »

Le maître, qui s'était animé étrangement, était essoufflé et je pus lui dire : « une autre condition constante de l'œuvre maîtresse, n'est-ce pas que son auteur soit allemand ?

— Beethoven est-il un pur allemand ? fit-il vivement. Ai-je l'allure d'un germain ? »

Il jeta un mauvais regard à Heine et reprit d'une voix passionnée : « Après bien d'autres *trouveurs de contes farouches*, j'ai chanté la matière de Bretagne. Ces visions m'ont repris. Ne voyez-vous pas la *forêt ombreuse, mais pas sombre*, la pente où les troncs sans nombre jaillissent vers la lumière, et ce chevalier errant, en armure, qui monte à pas lents et las, mais réguliers ? Un court instant il s'arrête, appuyé sur la sainte lance, et se retourne, la tête haute, pour voir l'immensité du ciel. Son visage, amaigri par la souffrance, s'éclaire d'une lumière inconnue, et d'un mouvement brusque il reprend sa route...

Ah ! qui chantera Parsifal, passant au lit de mort de Tristan ? »

A mesure que Wagner parlait, je voyais ce qu'il disait ; un à un, de l'ombre des bois, des personnages hautains et douloureux venaient se joindre à nous, beaucoup avait la pâle maigreur et les cheveux en tempête qu'aimait 1830, et Heine ricanait : « Les grandes guerres développent le commerce et le romantisme. »

Insoucieux du lieu, il fredonnait : « Je suis attablé avec mon ange aux yeux de pervenche. Je regarde la lumière jouer avec le vin du Rhin, mais mon ange préfère un grand pot de bière brune. »

La forêt s'était assombrie. Dans les sapins et dans les roches, un torrent bondissait, et Heine, en suivant la berge, murmurait le chant de la rivière Ilse :

« *Je suis Ilse la princesse*
Au château de mes aïeux ;
Suis-moi dans ma forteresse
Où nous serons bienheureux.

J'illuminerai ta tête
De la clarté de mes eaux ;
Tes douleurs deviendront fêtes,
Compagnon chargé de maux !

Dans mes bras de lumière,
La lumière de mes seins,
Tu rêveras de refaire
Les beaux faits des temps anciens... »

— Lenau, sans se faire prier, psalmodiait quelques vers :

« *Muets dorment les prés sur les pentes hautaines,*
La fleur boit la rosée et la paix de juin.
Les oiseaux rêvent à leurs chants ; en bas, très loin.
Comme un songe des monts, bruit une fontaine.
Dans les flammes du soir la forêt est sereine,
Perdue en une joie inconnue aux humains... »

— Byron, qui boîtait, s'arrêta et dit : « Le vent a balayé le ciel, la mer écume jusqu'à l'horizon, et pour le corsaire, les vagues sont un troupeau de vierges rieuses. Adieu ! »

Quand il nous eût quittés, la compagnie devint triste. Tous portaient au front la négation de la vie, le *renoncement*. Wagner, de sa petite taille, dominait tous ces comparses. Le temps s'était couvert, et j'entendais le grandiose prélude de la Walkyrie ; au ciel gris les nuages se hâtaient, dans les sapins noirs le vent croissait et décroissait, et Wagner, drapé de sombre, fuyait le souvenir de Sieglinde.

Où allions-nous ? Des essences étranges peuplaient la forêt, une lumière nouvelle se répandait partout ; devant nous, le chevalier semblait écouter la voix d'un invisible, et j'entends les pa-

roles qu'un dieu hindou, avant la grande bataille, versait au cœur d'Arjouna :

« Dépose en moi toutes tes œuvres ; et sans espérance, sans orgueil, la pensée mise en l'âme suprême, combats, libre de soucis... »

« — Votre art dit-il cela ? demandai-je à Wagner. La religion d'Arjouna est-elle celle du Graal ? » et le regard glacial me dit : « Oui, mais vous n'êtes pas assez fort pour l'entendre. »

*
* *

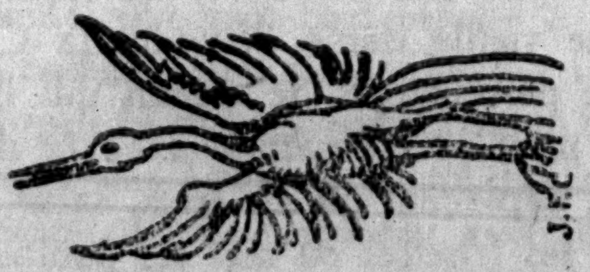
Ce regard terrible, et le rire de Heine, furent la fin de mon rêve. Je me retrouvais dans la nuit froide, sur les pavés d'une rue de Montmartre.

Près de moi deux hommes causaient. Une voix disait: « Vous voulez acheter de la Royal ? Je crois que vous avez raison, mais si vous cherchiez un placement de père de famille, à 10 ans d'échéance, vous ne savez pas ce que je vous conseillerais ? des éditions romantiques de Byron, de Musset, etc., qui tripleront. — Comment dites-vous ? » fit l'autre voix.

Rire imperceptible, et bruit d'un stylo sur du papier : « cela triplera, reprit la première voix. — Pourquoi ? — Oh! je flaire cela, comme j'ai flairé la baisse de la Huanchaca... »

Fatigué comme après une crise de paludisme, je n'ai pas attendu la suite et j'ai pris le Nord-Sud.

S. K.



Les Livres

L'Ile exaltée, par *Pierre Guitet-Vauquelin* (Renaissance du Livre).

Avez-vous remarqué combien peu de romanciers sont des conteurs ? Analystes minutieux, narrateurs pleins de conscience, acharnés sur la dépouille humaine et ses vicissitudes, très peu ont le sens du précis, du coloré, cet art heureux qui sait choisir et qui présente l'épisode avec la profondeur d'un raccourci.

Ne serait-on plus français ? Le conte fut l'enfant gâté de notre littérature qui l'hérita de ses grandes aïeules. Après Voltaire, nous avons été fiers de posséder Nodier, Maupassant, Daudet, Arène. De nos jours on trouve avec humeur la page des quotidiens qui nomment dérisoirement conte une anecdote misérable ou le délayage d'un fait-divers. On en est réduit à sacrer Henri Duvernois prince des conteurs.

Mais si le conte est galvaudé comme genre, le talent du conteur ne l'est pas moins. Un lecteur n'est plus qu'une victime passive; au prix où est le livre, oserait-il l'interrompre ou le jeter ? Il boit le calice jusqu'à la lie et on ne se fait pas faute de lui soutirer le fond des cuves.

*
* *

Echappé à M. Martin Chauffier, j'ai repris haleine en lisant l'*Ile Exaltée*, roman de plein air. Enfin voilà un livre écrit par un conteur et où il se passe quelque chose. On vit avec ses personnages. Avez-vous parfois voyagé avec des voisins qui lisent, un prêtre absorbé par son bréviaire, un financier plongé dans l'*Information*, une vieille dame dévorant la *Croix* ? Eh bien, je n'aime pas les personnages de roman qui lisent le bréviaire ou l'*Information* mais je sympathise avec la dame ou le monsieur qui entre en déplaçant un air frais, salue, vaque à ses petites manies, tord ses frisettes ou met ses pantoufles.

Jacques Menneville voudrait bien aussi retrouver ses pareils. Le héros de M. Guitet-Vauquelin a perdu le pas dans la parade, il marche à contre-pied. Il a fait la guerre; il appartient, hélas ! au contingent si réduit des « rescapés », des Lazare. Il

découvre un monde où les valeurs sont renversées ; il n'est plus du tout à l'échelle. L'après guerre le plonge dans une stupeur désabusée.

Il cherche un point d'appui, un repère dans son enfance. Il débarque en Corse, où il est né. Il veut revoir ses amies du passé, la belle Maria Christina, la Cini affectueuse, tout cet autrefois qui trompa sur le front sa misère et n'a cessé de le suivre comme une clarté.

La nature n'a pas changé. « L'Ile Très Belle toute enve« loppée de la fumée rousse des debii, ressemble à une épave « embrasée. » « Pas un bruit ne montait de Bastia. On eut « dit la ville morte, endormie tout au moins, incapable de s'é« veiller avant les heures violettes, où la brise du soir cernerait « les grèves d'un mouvant liseré d'écume. » Et nous voici, brusquement dans l'*Ile exaltée*, initiés à ses torrides ardeurs, à ses violences de lumière, à ses véhémences d'âme. Sans l'art du récit ce retour un peu mélancolique eut été monotone et navrant, mais on est sous le charme, on respire l'air saturé d'embruns, on suffoque dans les midis accablés, on défaille parmi les cystes, les menthes arborescentes — et les « fenouils graciles qui grisent comme une absinthe ».

Cette petite place de Bastia déserte et sonore où tombent les heures lentement frappées de la cathédrale Santa Maria Egizziana, où les vieux hôtels bombent leur vantaux « de chêne massif à boucliers de bronze » où quelque portier blanchi nasille au fond d'un corridor un salut en bon patois corse, elle est là sous nos yeux, et nous n'avons qu'à nous recueillir pour en deviner les moindres lignes, les pavés pointus, les coins d'ombre dense et les pans lumineux, jusqu'aux armoiries des heurtoirs.

Quand un écrivain a réalisé ce joli tour d'entraîner son lecteur, de le dédoubler par la sorcellerie des images, il peut abuser de lui, le conduire comme une bête privée. Aussi bien, très docilement, nous nous laissons conter l'histoire, nous partageons les fièvres du ressuscité qui veut tout refaire à sa taille, ses amours, ses joies, ses haines, selon l'évangile des tranchées.

Et quand il aura surpris la plate idylle, la faute laide de cette Maria Christina divinisée par l'absence et qu'il l'aura vue dans les bras de Tonio Vivanti, le ténor ruffian, à sa suite, pour aspirer une gorgée d'air pur nous irons en chevauchée par la montagne à la flore drue. « Il croyait mesurer toute la laideur qui « s'était propagée en arrière tandis qu'avec ses pairs il créait « tant de beauté pour les légendes futures ». Et la belle figure

de Jacques s'éclairera tout àfait. Comme tant d'autres il voudra assainir, il voudra susciter les énergies qui réhabiliteront le vieux monde déchu, exhausseront les âmes. Il refera le songe du poilu, rêvera d'être non l'apôtre, un Saint Magloire plein de dégoût et d'anathèmes, mais le chef qui entraîne dans son ascension, les hésitants « vers les sommets où les races culminent » où la meilleure soumet les autres.

Pensée gobinienne s'il en fût. M. Guitet Vauquelin a l'originalité de s'avouer impérialiste ; il déplace le thème de Roland Dorgelès. On ne peut songer à en faire un grief à l'écrivain, quand il réussit avec autant de charme et de pittoresque à nous servir l'ardent plaidoyer qui forme la partie idéologique de son œuvre.

Jean BALLARD.

Théâtres

A LA COMEDIE-FRANÇAISE. — *Rentrée de M. de Max.*

La grave maladie qui avait frappé M. de Max dans les premiers jours de l'année exigea une longue convalescence. Depuis quatre mois, le grand tragédien n'avait point paru sur la scène. Mais par un beau jour du mois de mai, les affiches de la Comédie-Française annoncèrent l'*Ami Fritz*, avec M. de Max dans l'un de ses rôles préférés.

Malgré le soleil et la chaleur, toutes les places étaient occupées, de l'orchestre à l'amphithéâtre. Le bon David Sichel parut, dans ses habits noirs. Et soudain éclata comme un orage l'enthousiasme de toute la salle. Par dessus le tonnerre des applaudissements, des cris volaient « De Max ! Bravo de Max! » Une ovation énorme montait de l'orchestre, et tombait comme un torrent de toutes les galeries.

Le grand artiste demeurait immobile, étonné peut-être lui-même de sa propre gloire, tremblant d'émotion sous les rafales Alors, M. Brunot, son partenaire, ouvrit les bras et lui donna l'accolade.

Quel triomphe, et quelle grandeur !

Ce furent des minutes inoubliables, et non pas seulement pour M. de Max, mais pour ceux qui aiment l'art et les artistes : ils ont vu avec joie que même à notre époque, la foule ne ménage point ses hommages à ceux qui lui donnent de la beauté, et qu'en toute simplicité, elle s'agenouille devant le génie.

J'ajoute que M. de Max est toujours M. de Max, et qu'il ne sort pas diminué de ses vacances forcées.

A L'ŒUVRE. — *La Sonate à Kreutzer*, tirée du roman de Léon Tolstoï par MM. Alfred Savoir et Nozières.

Vous connaissez le roman. L'adaptation n'est pas mauvaise. J'ai vu que plusieurs critiques mettaient Pozdnichev au-dessus d'*Othello*. C'est une opinion. Mais elle est bien étonnante pour quelqu'un qui a lu Othello, et qui a vu jouer la *Sonate de Kreutzer*.

Je ne vais pas vous raconter ces quatre actes. Ils présentent assez d'intérêt, et sont remarquablement joués par MM. Arquillière (Pozdnycher), Lugné-Pol (Troubachewski), et Mlle Suzy Prim.

En sortant, je songeais à ce Kreutzer. C'était un violoniste de talent, qui figure dans les dictionnaires biographiques. Il écrivait des opéras : *Pharamond*, *Lodoïska*, *Ipsiboé*, et d'autres. Ses opéras moururent avec lui, comme font tous les opéras de virtuoses.

Mais Beethoven lui dédia sa géniale *Sonate*. En recevant le manuscrit, Rodolphe Kreutzer révéla sa personnalité par quelques paroles mémorables : il lut les pages sublimes que Beethoven lui envoyait, haussa les épaules, et dit : « *Il est complètement fou* ». Puis, il jeta le manuscrit dans un tiroir. Rodolphe Kreutzer, qui vécut longtemps encore, ne rouvrit jamais ce tiroir...

Voilà un personnage comme je les aime. Il est franc comme l'or, net comme un héros de Molière. Chaque fois que l'on voit son nom, on a une idée claire de ce que représentent ces deux syllabes : un croque-notes qui écrivait des *Ipsiboé*, et qui méprisait la *Sonate à Kreutzer ;* un noble, un magnifique, un vaniteux crétin.

Le nom du dit crétin, Beethoven l'imposa à la postérité ; tous les musiciens du monde le connaissent. Tolstoï, à son tour, l'imprima sur la couverture d'un chef-d'œuvre ; et voici que MM. Savoir et Nozière le remettent au premier plan de l'actualité. Quelle énorme publicité gratuite, c'est-à-dire quelle gloire ! Et qu'a-t-il fait pour la mériter ? Rien, rien, rien...

Je faisais ces envieuses réflexions en attendant mon vestiaire. Derrière moi, une belle dame s'appuyait au bras d'un Monsieur. Elle avait une peau délicate et, de son collier de pertles, on eût fait trente bilboquets.

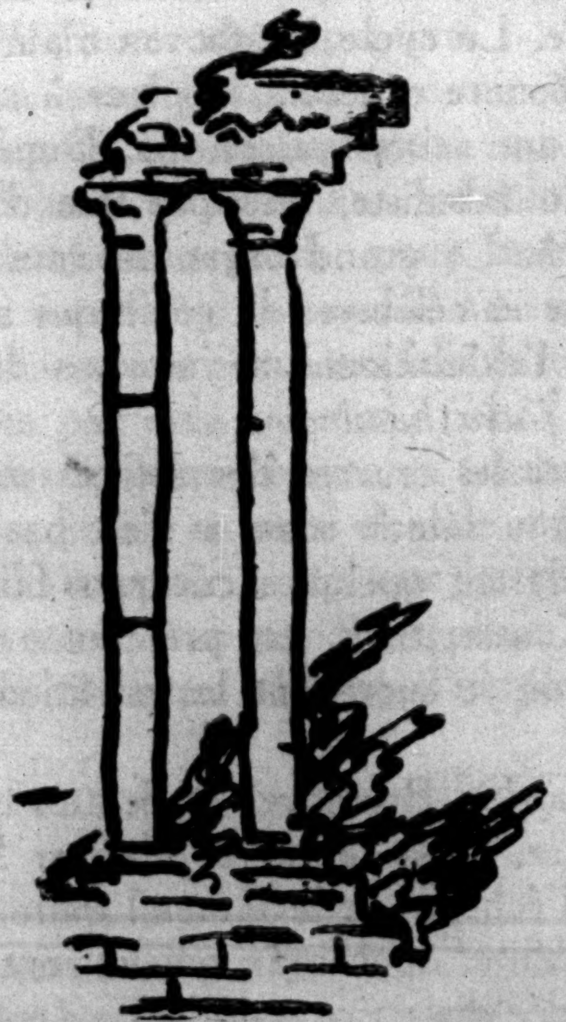
Elle disait : « Le meilleur acteur, c'est le petit, celui qui joue Cruzère ».

Elle parlait d'Arquillière, qui incarne Pozanycher. La belle dame prenait « Cruzère » pour le nom du vilain cocu. Ça m'a consolé.

A L'ATELIER. — « *Petite Lumière et l'Ourse* », tableaux de M. Alexandre Arnoux.

C'est charmant, et embêtant comme la pluie. On peut le dire tout cru à M. Arnoux, qui a donné mille fois la preuve de son talent. *Huon de Bordeaux* était un beau poème dramatique. Mais cette « *Petite Lumière* » est bien longuement insupportable.

J.-H. ROCHE.



La Musique

LA MUSIQUE A PARIS

Vales, qui nous apprît à manger une tête de hareng-saur et à découvrir le croûton durci, truffe des bohèmes efflanqués, se délectait, étant enfant, d'un gigot de mouton préparé par sa mère, personne si douce qu'en regard la Xanthippe socratique eût passé pour une sainte au parler de miel. Vales donc, la semaine durant, usait de la cuisse moutonnière remplacée, la huitaine finie, par un gigot non moins bêlant.

Dans la salle internationale des Champs-Elysées, M. Walter Damrosch, depuis quelques jours, nous repasse du Beethoven. Moins tenace que la mère du grand écrivain, M. Damrosch nous tiendra quitte lorsque nous aurons proprement rongé le cône de viande. Le cycle Beethoven n'aura pas de hernie et les bigoudis d'Eléonore céderont la place à ceux d'une Mélisande.

De même, une saison passée, M. Dupré, jaloux des langues phrygiennes du fabuliste, fêta par une douzaine de récitals le prolifique Bach. Le grand organiste nous servira un jour d'un festin identique et célèbrera le génie qui aurait pu dire, évitant tudesquement l'exhibitionnisme un peu raide en plein agora, *facio fugam, facio hominem.*

Commémorer les œuvres des artistes présents et passés plaît à la foule. La « salade russe » n'est pas toujours de son goût comme le déclarent quelques critiques faites aux derniers concrts de M. Koussevitzky. La préférence va parfois à des soirées massives où se succèdent les partitions d'un même compositeur.

Les miscellanées, Beethoven et Scotto, tour de trapèze et Comédie-Française, sont aptes à éduquer les cordonniers et les frater fuyant l'échoppe et le fauteuil tournant pour les stalles du Trocadéro. L'élite, donc ceux qui ne sont pas savetiers ni figaros, veut une idée directrice présidant au menu, repousse le champagne dans un déjeuner rustique et n'arrose pas un souper aux huîtres d'un gros vin paysan.

Les associations de concerts, après épuisement des festivals

Wagner, Beethoven ou César Franck, replâtrent l'unité de leurs programmes par l'annonce des musiciens roumains, de l'humour mélodique, de l'harmonie descriptive, de la musique infantile, féminine et anglaise.

La « *Revue musicale* », sous le prétexte que Ronsard était mort depuis un nombre d'années exactement divisible par cent et pour la cause cachée de sa surdité notoire, a donné musique en l'honneur du Vendômois dans la salle du Vieux-Colombier.

Il est plusieurs façons de sacrifier aux mânes des poètes morts. Les auteurs de la cérémonie demandent soit des vers à Mme de Noailles, soit un discours à un président littéraire, soit un débris de table de café à un marbrier proche le Père-Lachaise.

La «*Revue musicale* » ne se contente pas d'une plaque et commande le tombeau entier, cippe funéraire, socle, bas-relief, trois marches et le gazon à piétiner par les assistants.

En cette occasion un octuor de musiciens, Honegger, Dukas, Aubert, Caplet, Delage, Ravel, Roussel et Roland-Manuel, se chargea des bas-relief et la muse latinisante et grécisante connut la rude caresse de l'écriture contemporaine.

Semblable honneur avait échu au souvenir de Debussy. Le faune nostalgique pleurait chromatiquement sous les frondaisons sonores de Florent Schmitt et de Dukas, un solo de guitare évoquait Ibéria, de splendides accords, pour instruments à vent, édifiés par Stravinski scandaient la marche au sépulcre. Roussel, Bartok, Malipierro harmonisaient aussi leur larme musicale.

Une tombelle, loin par delà les mers, pour l'explorateur dévoré par les frères des boxeurs nègres, un tombeau sonore pour le chef de la pleïade, barbu et lauré dans le médaillon, ainsi se perpétue le « culte du souvenir » afin que les petits-fils, non par la cuisse ou le bas-ventre, mais par l'encéphale comme Athéné, viennent accrocher la couronne oblique d'immortelles à la stèle brisée.

*
* *

Le jury du Conservatoire va, par ces chaleurs, rafraîchir ses mains au toucher des boules noires et des boules blanches.

Nous espérons que la basse chaliapinante de M. Raybaud fera rouler de nombreuses billes d'ivoire mais que les vénérables maîtres en garderont assez pour le soprano de Mlle Gaimar.

Il est certain que M. Prulière domptant le piano du concours

défendra ses droits avec énergie. Quant à M. Caratgé il est bien capable par la limpidité et la pureté de ses sons de blanchir toutes les boules et d'en faire profiter ses rivaux : M. Amalbert et M. Prulière. Quelle joie massalienne alors pour l'ancien maître de ces trois aulètes !

Le jour de la bataille, M. Baudo prendra un fiacre « vert comme un chant de hautbois », non pour aller aux courses mais pour apporter la note champêtre au Conservatoire. Les petites sphères en deviendront virides si bien que le jury ne distinguant plus les fatales des favorables pourrait voter la récompense à l'unanimité

Pour les guerriers, M. Alviset et M. Rouget, armés de leurs farouches trombones, l'issue du combat ne peut-être douteuse.

Ainsi les élus des Dieux s'empareront de toutes les boules blanches laissant aux autres les têtes de nègre, les grains de poivre, les billes pour la teinture et celles pour la lessive.

Paul CHAZAL.

LA MUSIQUE A MARSEILLE

LA REELECTION DE M. SECHIARI

Ainsi, nous savons qui présidera l'an prochain aux destinées des Concerts Classiques. Cette élection tant attendue s'est donc faite avec, nous a-t-on dit, la meilleure foi du monde et les plus authentiques garanties. Certain jour, la Commission se présenta devant l'assemblée générale et lui tint à peu près ce langage :

« Messieurs et chers Sociétaires, nous devons cette année « comme les précédentes prendre une responsabilité grave, l'é- « lection de notre chef d'orchestre. C'est d'elle que dépend « notre prochaine saison. Et vous ne pouvez vous dissimuler, « Messieurs, que l'importance de notre œuvre croît tous les « ans. Nous avons la force, le renom, on nous sait gré de jouer « les jeunes compositeurs et de combler les Marseillais ; en un « mot, nous avons le prestige, et nous devons le conserver. « (Applaudissements).

« Certes, Messieurs et chers Sociétaires, si la guerre a fermé « des années durant le Théâtre des Nations, interrompant de

« glorieuses années musicales (*un temps de repos ému...*), nous « avons été unanimes à en décider la réouverture. Et, depuis « lors, nous avons connu les triomphes d'antan et fait de la « belle et saine musique. Et nous avons le droit de nous en fé- « liciter. (*Chuchotements, congratulations, la commission sa- « lue*).

« Mais nous ne devons pas ignorer les artisans de cette for- « tune ; d'abord vous, Messieurs et chers Sociétaires, toujours « fidèles, toujours exacts, vous dont on ne saurait discuter ni le « talent ni la musicalité. Et puis, et puis... votre chef, Monsieur « Séchiari, que vous acclamez encore en ce moment (*silence « absolu*), que vous acclamez... (*la commission s'inquiète*) « bref, Monsieur Séchiari dont vous connaissez tous les con- « victions et l'autorité. L'intérêt qu'il porte à notre groupement « est indéniable. Dès les premiers jours, il a su comprendre « l'élévation de nos buts et s'est efforcé de les atteindre. Ga- « geons que vous n'avez jamais eu de chef aussi indulgent, « aussi souple, qui, le cas échéant, savait rompre avec l'auté- « rité du *Mentor* pour vous dire, en véritable camarade : « Di- « manche, tout marchera bien !... » Vous ne pouvez l'accuser « de tyrannie ; c'était, avec lui, la liberté entière ; chacun de « vous a pu recouvrer son individualité instrumentale asservie « jadis à la dictature de tel ou tel chef. Et les frictions de vos « diverses personnalités savent créer, dans ces exécutions capi- « tales du dimanche, un vague suave ; les angles sont arrondis, « les phrases musicales sont toutes au même niveau ; il n'y a « plus ni favoritisme, ni exagérations. C'est, chez nous, la réa- « lisation du programme communiste. (*Applaudissements et « cris*).

« On a pu vous dire que tel n'était pas le but idéal. Sosthène, « ce vilain, vous a dressé des embûches. Ce méchant petit « Fortunio vous mord aux jambes. Nous nous rions de tout, et « notre conscience est tranquille. Monsieur Séchiari nous a « prouvé sa valeur ; à ce titre et à bien d'autres, il doit être des « nôtres. Conservons-le, Messieurs et chers Sociétaires, comme « il le mérite et comme il se doit. En conséquence nous propo- « sons qu'il soit réélu pour l'an prochain. »

Et c'est ce qui fut fait. On avait pourtant annoncé les candidatures de Paul Oberdœrfer, Léon Loick, Lauweryns, Fouilloux, Lacerda. Felix qui potuit rerum cognoscere causas!...

Ernest MARION.

La Peinture

LA PEINTURE A PARIS

Un homme qui ne donna pas la mesure de son talent et qui mourut prématurément mais laissa tout de même quelques œuvres brossées avec feu, c'est Géricault.

Après la mort du maître, le 26 janvier 1824, le jeune Delacroix dont il avait peint le portrait, sauva quelques-unes de ses études de la dispersion et acheta plusieurs toiles superbes que Géricault avait faites d'après les maîtres. L'hommage que Delacroix rendit à l'artiste mort vaut bien, je pense, la prose de M. le duc de Trévise. L'enthousiasme de M. le duc de Trévise lui fait écrire en tête du catalogue d'étranges choses.

« *Toiles dignes de Rembrandt* », ce « *Michel Ange* » dont le *Demi-solde vaut un roman de Balzac* », il faudrait en besogne aller plus doucement... Il n'en demeura pas moins vrai que Géricault est un peintre à qui ne manquèrent ni la science du coloris ni le tempérament. Mais il faut savoir se borner dans l'éloge. Disons seulement que Géricault mérite une place honorable auprès de Delacroix et l'éloge, à tout prendre, n'est pas des plus minces.

Loué soit le Comité qui a réussi tant de belles choses et a su les présenter avec tant de goût. Les œuvres exposées chez *Charpentier* s'échelonnent sur un espace de dix ans à peine et sont tout de même d'une grande variété. Ce sont des travaux d'atelier du temps où le peintre fréquentait chez Vernet puis chez Guérin. Ensuite viennent les brillantes esquisses de cavaliers, le *Guide chargeant*, le grand *Carabinier* et surtout le *Lancier rouge* de l'ancienne collection Chéramy qui l'avait lui-même acheté à la vente Delacroix. C'est un petit tableau d'un faire rapide et d'une couleur éclatante. Déjà le jeune homme (ce tableau est peut-être antérieur à 1812) dépasse de beaucoup Vernet qui fut à ses heures plein de fougue et d'esprit. Géricault peut lutter avec un peintre que peu se donnent la peine de connaître aujourd'hui, je veux dire le Baron Gros, dont les esquis-

ses peintes sont si solides. Passons sur les mythologies Davidiennes... arrêtons-nous devant le *jeune peintre à son chevalet*, toile minuscule, grise et sèche qui eut séduit Corot par son charme discret. Mais Géricault sacrifiait rarement la couleur qu'il voulait forte. Sa touche qui était ferme marquait les plans par des à plat décisifs.

Le *Demi solde*, vieillard coiffé d'un bonnet de police et qui vaut, à en croire M. le duc de Trévise un roman de Balzac, donne une idée de sa manière habituelle, qui est d'un bel exécutant. Devant le modèle vivant, il modérait son ardeur et se ressouvenait de la leçon Davidienne : il ménageait alors les « passages » selon des recettes éprouvées. Un bien beau morceau d'atelier, le *Corse*, de la collection Azam. Cette peinture, ainsi que d'autres esquisses fait partie d'une importante série d'études pour le *Radeau de la Méduse*, parmi lesquelles trois dessins poussés et un petit panneau peint où nous retrouvons les lignes générales de la composition définitive.

Les chevaux de Géricault sont assez connus pour qu'il n'y ait eu de ce côté nulle surprise. Nous aurions été heureux tout de même de revoir à cette occasion le *Derby d'Epson* du Louvre. Il a fallu nous contenter du *Cheval Pie* et de dessins pleins de mouvement d'ailleurs, de lithos pieusement choisies par M. Le Garrec.

Les clous de l'exposition, ce sont les portraits de fous peints après le retour d'Angleterre, parmi lesquels, deux figures de vieilles aux yeux fixes qui sont d'un effet terrifiant. Ce sont là, peut être, les chefs-d'œuvre de Géricault qui commençait à élargir sa manière.

Jacques Blanche a écrit sur Degas une quinzaine de pages auxquelles j'aurais voulu renvoyer nos lecteurs à propos de la rétrospective du vieux maître, organisée chez Petit par la Ligue Franco-Américaine. Mais les derniers feuillets du *David à Degas* évoquent surtout la hautaine figure du vieillard devant laquelle J. Blanche ressentait je ne sais quelle supertitieuse terreur. Quant à son œuvre, Blanche n'en parlait guère. Aussi bien fallait-il, peut-être, attendre pour avoir de l'art de Degas une vision d'ensemble. Il fallait surtout que la peur se dissipât qui liait les langues. Car Degas faisait peur. Son nom s'enveloppait d'orageuses ténèbres ; il paraissait qu'il fut une force de la nature. Son intransigeant orgueil, sa silhouette, son art abrupt

étaient formidables. Et puis, un jugement impartial était impossible, on connaissait imparfaitement son œuvre, dont seuls des fragments émergeaient de la nuit dans laquelle il voulait, semblait il, l'ensevelir. Comme on dit aujourd'hui, Degas était un « *grand bonhomme* » et ce n'est pas sans peine qu'il faut se résoudre à le déloger des hauteurs où le hissait l'imprudente admiration. Non, il faut le dire, Degas n'est pas Renoir, ni même Manet. De même un Toulouse-Lautrec ne doit plus faire illusion et ne saurait lui être comparé. Comme disait Blanche, à propos d'Ingres, Degas était *Tabou ;* son art excluait la sympathie : il y avait dans une apparente liberté une contraction perpétuelle, une leçon vivante, une dignité, comme une douleur cachée. Qui donc eut trouvé des défauts à l'œuvre de ce nouveau Prométhée ? Qui s'aviserait de dire que parmi d'incontestables chefs-d'œuvre, une certaine catégorie de Degas rappelle fâcheusement les ignobles peintures d'Albert Guillaume par leur couleur froide et leur savante imprécision ? Degas avait, aux environs de 1873, un goût très vif pour le trompe l'œil. Regardez plutôt le trop célèbre « *Pédicure* » du Louvre, le *Comptoir de Coton à la Nouvelle Orléans* et quelques autres peintures du même ordre.

Tout de même les organisateurs de l'Exposition ont pu réunir des œuvres importantes et former des séries assez complètes. Ces restrictions en ce qui concerne le choix de quelques œuvres ne diminue en rien leur effort. Seulement, nous présentant pour la première fois Degas tout entier, ils nous donnent le droit de le juger tout entier sans épouvante, de trouver dans son œuvre quelque chose d'éternellement inachevé, de temporaire, de hâtif, en un mot d'incomplet. Son art fait d'observation aigüe et de science, manque toujours de plénitude. Pourquoi, pourquoi ne pas le dire puisque nous sommes tant à le penser ?

Tout de même Degas obtenait quelquefois des réussites complètes, j'en veux pour seul exemple le portrait de *Mlle Dihau* (numéro 28 du catalogue), un des rares « tableaux » de cette exposition, le plus imposant, le plus solide morceau de peinture que Degas ait jamais exécuté. Degas n'a pas toujours eu ce métier paisible, exempt de nervosité et d'adresse, égal, coloré et plein. Ce portrait est presque unique, il est grave comme un Ver-Meer et pour une fois Degas ne s'est pas acharné sur le modèle. Ce Mysogine qui crayonnait les féroces *femmes au tube* et les *danseuses*, l'impressionniste Degas l'homme des coulisses et des turfs toujours à la recherche de l'imprévu, de l'é-

trange, des perspectives chahutées et surtout du mouvement durement écrit à gros coups de fusain, ce Degas a longtemps éclipsé l'autre, l'auteur du portrait de Mlle Dihau.

Deux vitrines réunissent les sculptures de Degas, chevaux et danseuses. Degas en changeant d'outil ne faisait qu'étendre ses recherches en tenant compte d'un nouvel élément : l'espace. Il est une petite peinture de Degas qui représente des chevaux sur la pelouse, cet étrange tableau ne vaut que par les maigres jambes des chevaux qui seules ont paru digne d'intérêt. Pour Degas, une jambe n'était jamais assez bien dessinée et ses études innombrables portent principalement sur les aplombs. Je crois que la sculpture lui offrait un moyen de contrôler ses recherches. Il m'est difficile de leur trouver une autre raison d'être, car elles n'ajoutent rien à ce que nous savions du peintre Degas.

OLD SHERIDAN.

LA PEINTURE A MARSEILLE

25e EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES PROVENÇAUX

Malgré les bonnes raisons qui ont été données pour expliquer la division du Salon en deux parties bien distinctes, la visite que j'y ai faite m'a plus que jamais persuadé qu'il y avait là quelque chose d'arbitraire qui constituait une erreur.

Quels sont, en effet, les buts que se sont proposés d'atteindre les organisateurs ? Grouper les « jeunes » ? Cela me semble difficile, la jeunesse en matière d'art n'est pas fonction de l'âge de l'artiste et ses limites ne sont pas extrêmement précises. Grouper des tendances ? Il faudrait alors beaucoup plus de deux salles. L'art de M. Aurrens et les recherches de M. Audibert (dans la même salle) sont aussi éloignés l'un de l'autre que le métier de M. Marseille et la technique de M. Garibaldi.

Et que devient alors M. Duvernon qui se trouve dans les deux salles ou MM. Eller ou Poulain qui se trouvent entre les deux ?

On a tenté, semble-t-il, de faire une salle claire et une salle obscure.

Le but a été atteint en partie. Il y a évidemment, même pour l'œil le moins averti, une différence notable entre la coulée de lumière et de soleil de la petite salle et l'atmosphère de cave malpropre qui règne dans la grande, dans l'officielle. Dans l'officielle ? Voilà peut-être le grand mot laché ! Mais c'est tout de même un peu vague ; j'aurai préféré de beaucoup, à cette séparation trop nette qui ne peut que nuire à ceux qui tentent de marcher de l'avant, à côté de l'Ecole et loin des procédés qui tiennent lieu d'art, un plus large mélange qui, en opposant les deux tendances, eut bien mieux indiqué aux visiteurs la route vers laquelle ils doivent se diriger. Ces réserves faites, il faut louer les organisateurs d'avoir su s'acquitter de la tâche pénible du placement des toiles. Ils ont parfaitement compris que des œuvres faites pour être vues de loin ne devaient pas occuper la cimaise et ont très heureusement fait voisiner des tableaux dont les tonalités s'harmonisaient.

Il reste à déplorer, une fois de plus, que certains peintres s'abstiennent ou se retirent. Nous ne pouvons que constater, avec bien du regret, qu'il est difficile de s'appeler la Société des Artistes Provençaux sans l'appui des Inguimberty, de Lombardon, Seyssaud, Durand-Rozé, Berthet, Pommerat, Van Maldère, Verdilhan, Eichaker, Agnelli, Jean Roques, Dellepianne, Valère Bernard, Decohorne et d'autres, bien d'autres encore qui, malgré leur divergence de vue n'en représentent pas moins un moment de la peinture en Provence.

*
* *

Encore qu'il soit puéril de vouloir tenter une classification par ordre de mérite, qui aurait l'allure d'un palmarès, je veux parler en toute première place de *M. Marcel Poggioli*. Je laisserai volontairement dans l'ombre les pastels qu'il expose. Un est connu, il a déjà été accroché en la Galerie Lambert lors de l'exposition que fit ce peintre il y a quelques semaines ; l'autre, un délicat portrait de femme, est trop représentatif d'une « manière » dont Poggioli tend à s'écarter. « Le village de mon Père (en Corse) » est un très beau morceau de peinture. Sans vouloir m'attarder à montrer la difficulté vaincue, et volontairement recherchée sans doute, de la mise en valeur des rameaux d'olivier du premier plan qui ne prouve qu'une virtuosité que personne n'ignore, j'aimerais à insister sur la franchise d'exé-

cution de cette grande toile qui a la fraîcheur d'une étude sur nature et qui donne l'impression d'une œuvre promptement exécutée. J'ai beaucoup goûté la montagne du second plan, robuste et pourtant aérienne, la délicatesse des tons employés, la justesse des oliviers rangés en bataille et l'atmosphère générale, la tenue de cette œuvre qui est vraiment une heure de matin en Corse et l'expression d'une sensibilité artistique, trop rare de nos jours.

M. Canepa n'est pas à la hauteur de ce qu'il nous avait montré l'an dernier. Son tableau « au pays d'Arles » est d'un joli sentiment. Les fleurs et le vase sont prestement enlevés et les petites lumières sur l'épaule de l'Arlésienne sont bien jolies. Mais il y a moins de personnalité exprimée que dans le cheval au quai de Rive Neuve qui fit notre admiration au dernier Salon. « Pont Sant-Esprit » est une belle étude et « les Vieilles Maisons » Caennaises plairont aux visiteurs qui aiment le pittoresque sans tomber dans la carte postale.

M. Borgomano sera très regardé et déjà se trouve très discuté. Il est évident que, pour l'amateur superficiel que le « sujet » attire surtout, il y a une surprise dans la présentation un peu vulgairement réaliste de ce corps de femme avachi. Mais pour celui qui regardera en peintre, il y aura assez de plaisir à constater la beauté du fond délicat sur lequel la figure s'enlève parfaitement. La tête est très fine. Le torse est peint de main de maître dans une gamme un peu sombre et sourde mais non sans harmonieuse délicatesse. Les membres inférieurs sont inférieurs au reste, mais l'ensemble est un beau morceau de nu comme il n'y en a pas d'autre dans cette exposition. Cette toile m'amène à celle de *Mme Maliquet*, un nu aussi, dont les roses un peu trop... « bonbon » communiquent à l'œuvre leur mièvrerie. Pourtant il y a aussi de bonnes choses, le vase de fleurs, en particulier, d'un joli ton est bien à sa place.

Parmi les toiles d'un format important nous nous garderons bien d'oublier *M. Aegerter*. Dans une note extrêmement moderne, avec beaucoup plus le soucis du style que de la Vérité. M. Aegerter est parvenu à mettre sur pied une toile extrêmement heureuse et très harmonieuse de lignes sinon de couleurs.

M. Armengol est moins bien représenté là qu'à son exposition particulière de la rue Paradis. On sent un peu trop la précipitation dans son étude de la « Corniche » et l'on ne reconnaît pas là l'Armengol habituel. Heureusement que son deuxième tableau le rattrape très largement « Une Nature morte » enlevée comme il sait le faire.

Nous voulons dire un mot de *M. Allègre* dont le grand tableau « A Bougival » peint dans une facture un peu ancienne ferait envie à plus d'un peintre très moderne. Je chicanerai un peu M. Allègre sur son portrait « Avant l'Office » dont la figure me semble un peu trop éclairée par rapport à la situation qu'elle occupe.

M. Aubery expose deux toiles « Route de Vaucluse » est du bon Aubery, mais l'artiste aurait pu remplacer « Les Lecques » par l'étude qui orne la vitrine de la maison des Arts. Tout le monde y aurait gagné.

M. Louis Audibert est bien représenté par « Café Marocain ». Le ciel manque de transparence. Quant au « Paysage Provençal » j'avoue ne pas comprendre le but poursuivi par M. Audibert qui peut certainement donner quelque chose de meilleur.

M. Aurrens traite dans sa manière habituelle trois toiles dans lesquelles les valeurs sont assez bousculées. C'est dommage.

Un très bon paysage de *M. Brémond* un impressionniste qui s'attarde et que l'on est surpris de voir dans la salle des Officiels si l'on ignore que M. Brémond est le directeur de notre Ecole des Beaux-Arts. *M. Maistre* qui l'y précéda est cette année fort bien représenté par une « tête d'Italien » et un « portrait de M. Léon Roger » que bien des « jeunes devraient aller voir de près ». *M. Villameur* a exposé deux portraits au pastel dans sa manière habituelle et une très jolie « Cathédrale des Martigues ». La place me manquera pour rendre compte de l'exposition que ce peintre organisa en son atelier de la rue Granoux et je le regrette car il y a là de très bonnes choses. Des vues de Paris, des portraits, deux grandes frises décoratives, et, surtout, une « Eglise de Varages » qui est de toute beauté. Bravo Villameur, restez vous-même débarrassez-vous de certaines influences qui pèsent sur votre personnalité et... laissez dire ceux que vous gênez. J'en dirai autant à *Mme Lycia Tutin* qui expose des « fleurs » d'un joli sentiment, sans effet puéril et facile. Il faut certainement regretter de ne pas voir de cette artiste, le portrait qu'elle n'a pas pu exposer. Pourquoi ? Etait-il donc moins bon que... « Vocation », par exemple, qui occupe une place d'honneur dans la salle officielle.

L'élément féminin est d'ailleurs fort bien représenté à ce Salon. *Mlle Felie Engrand* fait honneur à son sexe mais ne nous a pas gâté. Une seule aquarelle, très belle, « Le théâtre antique d'Arles », c'est trop peu Mademoiselle, nous aurions aimé

voir quelque chose de plus important. Très bien aussi *Mlle Lestang* « Les Raisins bleus », « les Capucines », « les Lauves » surtout fin blond et si délicat vous classent parmi les premiers. *Mlle Garcin* envoie deux très beaux paysages. *Mlle Blanche Martin* une bonne « tête d'étude » un peu trop étude pour une exposition, mais qui fait présager de bonnes œuvres futures. A citer encore *Mlle Ravel* avec des « géraniums » d'une facture un peu sèche, mais très personnelle. Enfin, *Mlle Marie Denans* avec deux bonnes natures mortes « Fruits » et « Fleurs ».

J'ai revu avec plaisir les gravures sur bois de *M. Boussion* mais j'ai regretté « Le Pansage » d'un dessin insuffisant et d'une brutalité de tous qui surprend chez cet artiste. *M. Coste* tente d'imiter Maurice Denis. Il y parvient mais ça ne suffit pas. Je préfèrerais, aux poses trop facilement naïves des personnages, un peu plus d'observation dans l'éclairage. La nappe qui occupe le centre du « Déjeuner sur l'herbe » flambe seule au milieu de l'ombre. Ça fait de l'effet, mais ça ne trompe personne. Bien *M. Cornu* avec deux détrempes non sans intérêt.

De *M. Ducros* un « quasi Marceau » assez bien. *M. Dufour* expose deux peintures et un pastel dans sa manière habituelle. Beaucoup de qualités, beaucoup de poésie, pas assez de lumière. M. Dufour gagnerait à éclairer sa palette. *M. Duvernon* est intéressant mais trop facilement influençable. Voici maintenant qu'il pense à Jean Roques devant la nature. Rien n'y manque, pas même les fautes de valeur. *M. Eller* est un fantaisiste dont la « Danseuse Espagnole » plairait si elle n'était pas aussi mal placée. Cette aquarelle demanderait quelques pas de recul et on est obligé de la contempler à cinquante centimètres. Mais nous retrouverons M. Eller qu'il faut suivre. De *M. Frachier* un paysage et une nature morte que je préfère au paysage. *M. Frégier* est aussi parmi ceux qui se discutent. Sa personnalité est suffisamment tranchée pour qu'on en parle avec intérêt et profit. Je n'aime guère le portrait d'enfant dont la composition n'est pas très heureuse. Le paysage est meilleur. La « nature morte au poisson » est bonne. C'est d'un art un peu sec mais probe, honnête, consciencieux.

De *M. Lombard* un bon paysage. Meilleur *M. Jacquet* avec la « Porte Fleurie » et « Paysage ». Cet artiste est un modeste que nous avions déj remarqué dans une vitrine du boulevard de la Madeleine. Nous aimerions le voir plus souvent. De *M. Jordyan* qui a changé de nom mais pas de manière un très bon paysage d'Allauch. Nous avions déj parlé de ce peintre qui fit

une exposition chez Olive quand il s'appelait autrement. Pourrait-on avoir quelque précision d'état civil ? *M. Jean Julien* est le grand format du Salon. « Jardin à Capri » est très bien composé mais un peu sec, surtout les figures, et baclé. Quand M. Jean Julien expose à Paris il soigne mieux ses... dessous. Ça n'est pas très aimable pour vos concitoyens, monsieur.

M. Mailhe expose trois peintures. Je ne sais pas pourquoi la « porte à Aix » figure parmi les aquarelles. Il n'y a pourtant pas d'erreur, c'est bien une peinture à l'huile et une bonne encore, jolie de couleur, hardiement peinte et telle que beaucoup parmi les... maîtres seraient fiers d'avoir réussie. Mais M. Mailhe n'est pas l'élève de quelqu'un. C'est un grand tort... à moins que ça ne soit une chance. *M. Marret* joue, lui aussi, la difficulté en peignant des « arbres en fleurs » sur un ciel clair avec quelques cyprès à contre-jour. Il s'en tire à merveille et fait de ce motif un hymne clair au printemps provençal. *M. Marseille* est très inégal. Le « matin d'été » est frais et distingué, « Dans le pré » est lourd et vulgaire.

M. Ch. Maurech montre la souplesse de son talent en exposant un éclatant « Fort Saint-Jean » mangé de lumière et une « abbaye » normande qui s'endort sous la neige. Ne les regardez pas l'une après l'autre, c'est tellement sincère et vrai que vous risqueriez d'attraper un chaud et froid. De *M. Perrot*, « Près de Besse » une jolie toile un peu panoramique mais dans laquelle M. Perrot montre qu'il est servi par un œil très fin que traduit une main adroite. *M. Prudhomme* est un très bon peintre qui sait voir et nous faire comprendre ce qu'il a vu. *M. Poulain* expose une aquarelle tunisienne très amusante et d'un aimable sentiment décoratif. *M. Roux-Renard* est lumineux mais sec dans la « Terrasse ensoleillée ». « La brèche du Vieux rempart » laisse entrevoir un fond délicat entre l'éboulement des pierres un peu lourdes. *M. Di Russo* peint tristement le bassin du carénage. J'ai toujours vu ce coin éclatant de lumière et bourdonnant comme un rucher en activité. M. Di Russo en fait un désert grisâtre. C'est la mode ! Ça n'est pas heureux. *M. Terraire* est bien connu. C'est un peintre très estimé mais qui ne se renouvelle guère. Pour le goûter pleinement il faut le voir pour la première fois. La petite étude « Dans la marais » est un bijou de couleur et de dessin. Les arts décoratifs sont bien représentés par *Mlle Lautier* à citer en premier lieu pour sa vitrine. De bonnes pièces céramiques de *Veillard*, une vitrine intéressante de *Mlle Isoard* et des panneaux en cuir repoussé

à sujets médiévaux de *Mlle Jeanne Maes* qui touchent à la perfection du genre.

Aux aquarelles, *M. Max Jaubert* est amusant et sait manier son pinceau. *M. Maure* est habile.

M. Casimir Raymond est parfait. Il sait tout. Tant pis ! « La Douleur » de *M. Carli* sera très admirée à la sculpture. Le mouvement plein d'abandon est bien celui de la douleur qui ne prend pas une attitude. *M. François Carli* est un peu plus indécis. *M. Delanglade* expose un bon buste du peintre Torrentz et *Mlle Gilles* un bon portrait.

*
* *

En somme, cette 25^{e} exposition ressemble beaucoup à la 24^{e} qui ressemblait fort à la 23^{e}. On pourrait sans doute remonter ainsi jusqu' la 1re. Elle rassemble un certain nombre de toiles prétentieuses et mauvaises, ou bonnes et sans prétentions, mais ne montre pas une « tendance » nouvelle. Espérons que les peintres, les vrais, comprendront qu'un Salon annuel est un instrument de bataille plus qu'une banale exposition où l'on envoie pour vendre ou pour s'acquitter d'une corvée. Qu'ils comprennent qu'en s'enfermant dans une tour d'Ivoire on risque d'y mourir d'ennui et qu'ils se disent bien que leurs convictions doivent se manifester au grand jour, loin des intrigues de boutiques, des mesquines jalousies de clocher. S'ils prennent conscience de leur force et de la puissance d'un groupe solide et sincère nous courrons alors la chance de voir une 26^{e} exposition qui, j'en suis sûr, ne ressemblera pas à ses devancières et nous y gagnerons tous — Artistes et Public.

HERREM.

Lettres Étrangères

WILLIAM CARLOS WILLIAMS

« *The Great American Novel* » tel est le titre que William Carlos Williams a donné à son dernier ouvrage, et nul autre n'aurait caractérisé aussi nettement les intentions de l'auteur. Il se soucie moins de rapporter exactement les événements historiques qu d'évoquer le « grand roman américain », c'est-à-dire, rappeler dans des tableaux d'une couleur éclatante, les époques du Continent américain depuis les civilisations disparues, jusqu'aux maisons immenses qui s'élèvent aujourd'hui dans Manhattan, et la fourmillière humaine qui grouille dans Broadway. Souci de psychologue plus que d'historien. Les faits ne l'intéressent qu'en tant qu'ils expliquent la formation, l'évolution de la pensée. Il retrouve dans l'âme américaine actuelle, en remontant les âges, toutes les traces que les peuples successifs ont laissées en elle. Il évalue et il pèse les apports de chacun. Il peint, avec leur grandeur farouche, les Vikings qui, les premiers, sur leurs barques légères, franchirent l'Océan et débarquèrent au Vinland. Il voit leurs pierres runiques, il y reconnaît les mêmes signes mystérieux que ceux retrouvés dans les pays scandinaves. Puis, ce sont les palais féeriques des rois mexicains qui se dressent, leurs temples couverts d'or et souillés de sang humain, et leurs idoles enigmatiques. Et au-dessous de cette civilisation qui éblouit les Espagnols, il en découvre une autre, plus ancienne, et encore une autre, il ressuscite les vieux empires disparus, dont les rares vestiges se rencontrent parfois, presque absorbés par la forêt, pyramides sculptées et stèles géantes présentant la figure mystérieuse des Dieux, repères dans le temps, érigées en l'honneur d'un cycle solaire achevé. Dans la pompe des rois qui accueillent Cortès, dans la magnificence de leurs présents, il reconnaît mêlés la sauvagerie native des indigènes rouges et le raffinement d'une culture, éteinte par la rage des conquérants. Nul n'a montré comme lui, la hardiesse brutale, la piété cruelle, l'idéalisme et la rapacité qui animaient ces hommes rudes et silencieux, insensibles à la souffrance, avides d'or et de gloire. Son récit de la traversée de Colon évoque

la foi têtue du navigateur, son obstination résolue qui triomphe de tous les obstacles, calme hostile des vents, colère de l'équipage. En quelques traits puissants, il peint Hernando de Soto, Ponce de Léon, hidalgos chassés par la soif des aventures, vers les continents inconnus où l'on se taille des royaumes immenses, où il y a de l'or à prendre et des païens à convertir. La gloire du Christ et le trésor des Rois Catholiques dominaient ces expéditions où les chefs se jalousaient, se trahissaient, baptisaient les indigènes sur de lits de feu, ou cherchaient la Fontaine de Jouvence.

De même qu'il découvre sous les fondations des gratte-ciels le vieux sol de la prairie et les ruines des civilisations disparues, il retrouve aussi dans l'Américain d'aujourd'hui les âmes de ses ancêtres, les Norvégiens blonds, les Mayas vêtus de plumes et d'or, les nobles Castillans, les Puritains exilés. C'est par là que ce livre est autant un ouvrage d'histoire que de « fiction », grâce à la vision du poète, à sa puissance évocatrice, à ce talent de faire renaître le passé et avec un lyrisme magnifique, de le faire vivre devant nos yeux.

Marcel BRION.

Les Revues

Mercure de France (15 mai).

« *Mercure ou les douze douzains du négoce* » par *René Toletein.* « Ce livre, écrit Fernand Divoire qui lui fait une courte préface est hilare, idéaliste, sentimental et sympathique ».

Sympathique me semble excessif. Voici un exemple à ces douzains :

« 6. D'après les usages du négoce, la parole donnée, même la parole d'honneur, n'es jamais un instrument de crédit.

On peut donc donner sa parole sans hésitation, chaque fois que cela est nécessaire pour réussir une affaire.

Ensuite, la parole donnée peut être tenue, s'il n'en coûte rien, et surtout s'il en résulte un profit.

S'il en coûte quelque chose, ou si l'on peut craindre la perte d'un profit, il vaut mieux garder son argent ou atteindre le profit que tenir sa parole.

Perdre de l'argent en tenant sa parole nuit davantage au crédit d'un négociant que sauver ce même argent en y manquant.

7. La promesse parlée est celle dont on veut tirer un profit immédiat — menu ou grand — sans que pourtant on pense fermement à la tenir.

La promesse qu'on a l'intention de tenir — sauf imprévu — se donne par écrit, et avec les symboles du crédit.

8. Le papier qui porte des symboles ou signes de crédit devient une « valeur » commerciale ou financière. Ces signes constituent des promesses.

Payer avec des « valeurs », c'est payer avec des promesses.

Vendre des « valeurs », c'est vendre des promesses. L'idéal est de les vendre contre argent comptant.

9. Le principal symbole du crédit est la signature.

Tant qu'on ne peut espérer un très grand profit en agissant autrement, il faut faire honneur à sa signature, car elle s'échange contre d'autres signatures, et il ne faut pas, en rendant vaine la symbolique du crédit, rendre le négoce impossible. »

Il me semble voir aux mains de René Lolstein le fouet dont Jean Rostand fustigeait ses pairs, les Riches. Tout cela est bien

triste. Si l'on commence à se manger entre soi ? Car, enfin, M. Jean Rostand est un Riche, et M. René Lobstein a du talent...

— Dans e lmême numéro *Iimages de femmes dans la poésie et dans la vie* par *Constantin Balmont*. Je prie mes lectrices qu'elles me pardonnent de citer ici le plus ancien des livres connus, la Parole du Vieillard égyptien, le papyrus de Pta-Hotep, autrement dit papyrus de Prisse qui est resté enseveli pendant des milliers d'années et fut retrouvé lors des fouilles à Thèbes. On y trouve l'avertissement suivant :

« Si tu veux inspirer le respect dans la maison où tu entres, que ce soit la maison d'un chef, d'un ami où tu te présentes, garde-toi bien de t'approcher de la femme. C'est une chose qui n'est ni bonne ni raisonnable, et des milliers d'hommes périssent à cause d'un moment pareil à un songe, et, pour l'avoir connu, ne trouvent que la mort. »

M. Constantin Balmont ne craint pas quelques citations du même goût.

En voici du livre hébreu de Jésus, fils de Sirach :

« Ne regarde pas la beauté humaine et ne t'attarde pas parmi les femmes, car de même que les nuits se dégagent des vêtements, de la femme se dégage la perfidi féminin. Plutôt un homme méchant qu'une femme caressante. »

Et celle-ci :

« Le penchant de la femme pour le péché apparaît dans la manière dont elle lève les yeux et les paupières. »

Mais n'est-ce point Dieu lui-même qui mit dans tels de leurs regards tant de délices ?

Et le bien heureux Augustin va jusqu'au sacrilège lorsqu'il déclare :

« C'est une grande question de savoir si les femmes ressusciteront dans leur sexe, le jour du jugement dernier. Car alors il faudrait craindre qu'elles réussissent à nous séduire en présence de Dieu lui-même. »

Oui, en effet, c'est une grave question. Et j'ai entendu deux dames dont une deux fois veuve (deux maris tués... disait la malignité publique, en une forme empruntée aux récits de batailles) la discuter avec inquiétude. Car, disait la veuve, je serais alors obligée de partager. Cela n'est point pour m'attrister. Mais le pauvre Léon était si jaloux !

Ceci nous a éloigné de l'article érudit de M. Constantin Bal-

mont. Poursuivant à travers les légendes de l'ancienne Egypte, celles des Scandinaves, et de la Moscovie, il vient déposer une couronne aux pieds de celle qui les symbolise toutes.

Fille du Cygne, écume du flot qui bouillonne,
Triomphe extrême, astre des femmes, Hélène.

La Revue Européenne

Le printemps à Fiesole de *Gabriele d'Annunzio*

Coteaux de Fiesole clairs
Sous vol oliviers et sombres.
Vos cyprès; et les cerisiers,
Ces amandiers, les pmmiers sont blancs,
Sont roses, dans les jardins mûris
de Verdespina et de Laudomia...

Lénine par *Maxime Gorki*. Ce n'est pas seulement le génie du chef de la Révolution russe, c'est sa bonté qu'admire Gorki. De même Torquemade torturait les juifs et les brûlait pour sauver leur âme.

« Une de mes vieilles connaissances, un ouvrier de Sormov, lui aussi, un homme à l'âme douce, se plaignait qu'il était dur de travailler dans la Tcheka. Je lui répndis :

— Il me semble aussi que ce n'est pas votre affaire. Ce n'est pas dans votre caractère.

Il en convint tristement :

— Non, pas du tout.

Mais après avir réfléchi il ajouta :

— Pourtant quand je songe que sûrement Iliitch lui aussi est souvent obligé de retenir son âme par les ailes, j'ai honte de ma faiblesse. »

Vous connaissez le travail de la Tcheka : tirer des coups de revolver dans la tête de ceux qui ne manifestaient pas assez d'enthousiasme pour le bon Iliitch et ses méthodes. Je comprends que pour un homme tendre ce ne soit pas la profession rêvée.

Jean GARAT.

Revues Étrangères

L'ESAME (Milan) n° de mars. Les « PENSEES » de Ugo Bernasconi présentent dans de brefs aphorismes des vérités psychologiques profondes. Détachons celle-ci : « La bonté est intuitive, le sens de la justice acquis par opération intellectuelle. C'est pourquoi la femme, qui est tout instinct, est tellement plus riche que l'homme en bonté, tellement plus pauvre que lui en justice ». — Souvenirs sur Guillaume Apollinaire par Giuseppe Raimondi.

*
* *

HET OVERZICHT (Anvers). Avril. Chronique de Paris, par Fr. Bercklaers. — L'Art nouveau en Pologne, par Jan Brzękowski. — Poèmes de M. Senphor. — L'Esthétique de la machine par Enrico Prampolini.

*
* *

DER NEUE MERKUR (Berlin). Avril. Une intéressante étude de Max Krell sur la « Prose actuelle » lui fournit le sujet de curieuses remarques sur la langue des écrivains allemands contemporains. Il montre la plasticité de cette prose, qui subit des transformations constantes et changent presque avec chaque écrivain. Cela par l'introduction de mots nouveaux, et surtout par l'extraordinaire variété que le jeu des suffixes et des préfixes, et la gamme illimitée des mots composés qui permettent de rendre exactement les nuances les plus complexes de la pensée. Cette diversité mêm, qui par des raccourcis, des ellipses qui dépouillent la phrase de tout bagage superflu, unit étroitement le style et les mots au mouvement des idées, rend parfois difficilement compréhensibles les œuvres de certains auteurs expressionnistes. — De Arnim Kesser, un article sur Kierkegaard, le philosophe lumineux et profond, si peu connu.

Marcel BRION.

L'Allée Pensive

DEUXIEME PARTIE

EXTRAIT DU JOURNAL D'ANGOINE CARMEL

17 août 19..

Que d'années sont passées, toutes semblables ! Et puis-je cependant dire que quelque chose en moi se soit flétri ? J'ai bientôt quarante ans, et, grâce à vous, je sens que, sous un masque plus ferme et plus accusé, mon âme n'a pas encore perdu toute fraîcheur.

Je ne m'en étonne pas, car ce n'est que lorsqu'il est arrivé au bout de son étape que le voyageur, voyant enfin ce qu'il a rêvé, peut se sentir envahi de lassitude et de dégoût. Lorsqu'il eût pénétré dans Jérusalem, Godefroi de Bouillon comprit confusément que sa vie était close ; et au soir de sa dernière victoire il s'assit sur le sol de sa conquête, les yeux pleins de larmes et le cœur privé de joie.

Je n'ai pas atteint le but de mon pélernage ; je n'ai pas encore vu s'enfuir dans la poussière du couchant, le dernier de mes ennemis. Différent en celà du pélerin et du croisé, je puis dire qu'il existe à mes pas une raison et que mes gestes ont un objet.

Vous m'avez dit de méditer sur les cassures du silex et sur la lampe haute dont les trois pieds de fer sont piqués dans la glace. Aucune de vos paroles ne s'est effacée de mon esprit. Quels que soient les détours de mon enfance aventureuse, je suis arrivé au pied de la montagne dépouillée, et j'ai commencé, sans un regard en ar-

rière, l'ascension douloureuse parmi les rocs. Je la continuerai, Mère divine, jusqu'à trouver sur le glacier, le flambeau mystérieux qui brûle sous le ciel dur, jusqu'à devenir moi-même cette flamme claire dans la froideur.

Puis-je dire alors, avant d'arriver, que je suis las ? Je vous rends grâces de m'avoir assigné ce but et de l'avoir placé si haut et si loin !

Quand les hasards de la guerre m'ont amené, à travers les marais de Macédoine, en face de l'olympe lointain, je me suis pris à réfléchir, en voyant les jeux de la lumière et des nuages sur la montagne bleutée à l'horreur qui aurait envahi l'âme du berger crédule, si ayant osé l'escalade du sacrilège, il était arrivé un jour sur le sommet désert, vide de trônes et de dieux ! Et, comparant le destin de ce malheureux, à celui des jeunes filles de la plaine qui rougissent d'imaginer derrière les brumes sacrées les amours triomphantes des déesses, j'ai compris le bonheur de ceux-là qui voient se dresser à l'horizon de leur vie un sanctuaire inaccessible.

Mais, depuis que je me suis engagé sur le chemin qui monte vers vous, puis-je dire qu'un seul soir j'aie livré au sommeil une âme désabusée ? Si long et si pénible que soit le trajet, si obscures les forêts qui morcellent le ciel, je n'ai pas cessé d'être heureux de m'en aller, puis que vous m'aviez dit de partir et puisque vous m'attendiez là-bas.

Et lorsque je vous contemplerai enfin, lorsque j'aurai de vous une image qui ne se sera pas refractée à travers les profondeurs épaisses de la chair, je pourrai comme celles qui, étant meurtries, étaient illuminées de vous voir, croiser mes mains sur ma poitrine, et me griser d'un désir perpétuellement satisfait et renaissant toujours.

Car cette tristesse du voyageur et du conquérant, elle n'est que la morne hébétude de la chair qui, n'étant plus habitée par son rêve, souffre de se retrouver si seule, si

lasse et si pesante. Alors, il faut que je vous demande pardon d'avoir songé à ces pauvres soirs de victoire, à ces retours de pélerinage ! Dans cette lutte surhumaine, l'âme n'aspire qu'à être vaincue et le voyage que j'ai entrepris est sans retour.

Excusez-moi d'avoir parlé de lassitude ; c'est un reste des anciens jours, c'est une de ces phrases qui se cristallisent dans les vieux moules : je suis pétri de joie, je vais dans le soleil et dans le vent.

J'éprouve le besoin de dire au seuil de ce journal que je suis heureux d'avoir à marcher jusqu'au soir et cette heure venue, je m'assierai dans le silence des hauteurs pour contempler sur la gorge rousse des aigles les dernières lueurs du couchant.

*
* *

18 août.

J'ai mesuré aujourd'hui le chemin parcouru depuis vingt ans. Il est dix heures. Je viens de rejoindre ma chambre de vicaire, après une soirée passée en compagnie de mon curé et de deux prêtres qui villégiaturent dans notre campagne. Je revois le salon du presbytère, la table ronde avec son tapis vert, les fauteuils Louis-Philippe, et votre statue moulée en série dans les ateliers qui avoisinent Saint-Sulpice, blanche avec une ceinture bleue qui tombe sur le côté. Mais dans ce cadre si banal, se dessinent, au-dessus de leur robe noire, les visages des trois ecclésiastiques qui ont ce soir empli mon âme du tumulte de leurs voix. C'est la figure anguleuse du recteur, M. Tissandier ; le teint cuit comme brique, la bouche sans lèvres et du duvet dans les oreilles. Et les physionomies heureuses et placides de nos hôtes contrastent avec ce facies énergique ; ces yeux ronds et couleur de châtaigne brûlée avec ces prunelles au bleu d'acier.

Il y a six ans que nous vivons ensemble, M. Tissandier et moi, sans échanger d'autres paroles que celles qui font ce soir les frais de votre conversation avec ces prêtres de passage. Je ne connais de lui que ce visage fermé. Je suis sûr qu'il ignore tout de moi. Je ne l'ai jamais vu sourire. Les premiers jours qui ont suivi mon arrivée, peut-être me suis-je abandonné quelque peu. Peut-être ai-je laissé échapper quelqu'une de ces paroles gonfllées d'un enthousiasme encore juvénile, ou chaudes d'une passion esthétique. Rien n'a bougé sur sa figure. Bientôt, j'ai eu l'irritante impression de percevoir le son de ma propre voix dans le silence ; rien n'est allé de moi à lui ; j'ai compris qu'il ne m'écoutait pas, qu'il ne voulait point m'écouter. Depuis j'ai décidé de mûrir mon âme, et c'est bien mieux ainsi.

Je puis dire que ce soir notre conversation fut en tous points semblable à celle qu'ont entre eux des fonctionnaires, membres d'une même administration : potins de l'évêché, nominations, démarches et disgrâces ; sous le regard de M. Tissandier, je me suis appliqué à demeurer dans une réserve polie; comme j'étais en face de la glace, il arrivait parfois que j'eusse une image de moi. Rien vraiment ne jurait dans mon visage, ni dans ma contenance. Je me suis cantonné dans mon rôle de subalterne, sans efforts, sans impatience. Puis, la conversation ayant porté sur la littérature, j'ai pris prétexte de mon ignorance en la matière pour m'isoler.

O Bernardin comme le vicaire respectueux de l'ordre hiérarchique qui se confine aujourd'hui dans cette bienheureuse modestie est différent de l'être rebelle que vous poussiez jadis de toutes vos forces vers la porte du séminaire !

Votre succès est plutôt édifié sur les ruines de ce ridicule amour que sur la base d'une vocation réelle. Mon entrée dans les Ordres fut semblable à un mariage de

dépit. Mais ces sortes d'unions ne sont pas toujours aussi mauvaises qu'on ne le pense, et je crois que si vous interrogiez M. Tissandier, il ne vous dirait pas beaucoup de mal du prêtre que je suis devenu.

Je me souviens de ces jours où après m'avoir démontré la vanité de ma passion pour Odile vous en avez conclu qu'un seul chemin s'ouvrait désormais devant moi, celui qui devait, en définitive, me conduire à cette soirée dans une cure de campagne, à cette soumission sincère, récompensée d'une béate quiétude.

Vous savez avec quelle véhémence je m'étais élevé contre cette conclusion que vous tiriez de mes antécédents. Mais votre verdict, corroborant la pensée inexprimée de mes parents, avait, à mon insu, de profondes répercussions dans mon âme. Plus d'un soir, après nos heures de bureau, je me suis surpris à rôder autour des murailles du séminaire, dans le silence des banlieues où le cachaient nos deux maisons. La première fois, c'était pour chasser par le sentiment de l'absurde, cette idée que vous et les miens vous veniez d'installer en moi. Il y avait autour des bâtiments ceinturés de cours et de jardins, un terrain vague, immense, creux comme une cuvette, et poussiéreux. Des séminaristes sortaient par une porte entr'ouverte et d'autres s'y engouffraient. La soutane battant derrière leurs pas, avec la poitrine rentrée et le menton prolongeant le cou tendu, ils ressemblaient à ces figures de proue qui tirent des vaisseaux sur la mer. Et c'était peut-être, en effet, de lourdes caravelles à traîner que le poids de la chair et de la vie antérieure. Je demeurai pensif à regarder dans l'heure gise la poussière ponctuée de prêtres noirs qui s'en allaient. Que je fusse un jour parmi ces longs et maigres jeunes gens, avec moi aussi un livre à tranches d'or sous le bras, la pensée m'en parut tellement inattendue qu'un irrésistible effet comique en naquit aussitôt. Et ceux-là

qui passaient contre moi, voyant ce pauvre fou ployé en deux par l'effet du rire ne se doutaient point qu'il serait un jour aspiré par cette porte entrebâillée sur des jardins.

Ce qu'il y a de plus étrange dans la vie, Bernardin, c'est que lorsque nous rions, il y a quelqu'un qui nous regarde et qui, lui ne rit pas. Il y a quelqu'un qui est loin, assis peut-être sur une montagne et il a une connaissance si haute de la vérité qu'elle lui apparaît dépouillée de ses aspects éphémères merveilleusement nue, harmonieuse dans toutes ses parties, parfaite et définie. Tandis que nous, nous prenons conscience de notre vie comme à travers un microscope ; l'appareil mal dirigé grossit des faits qui n'ont point d'utilité et il laisse dans l'ombre des choses qui ont supporté depuis tant de grandeurs et de misères.

Ce rire, c'était bien l'accident du moment, les remous qui plisse une minute le visage de l'eau mais qui ne saurait modifier la substance du liquide ni sa quantité.

D'autres jours encore, je suis revenu le long des murailles et il y avait parfois des fenêtres ouvertes sur la nuit naissante, sur des chambres vides. Il y avait aussi un clocher de pierres dorées par le soleil et semblables à du pain frais.

Mais voici la chose contemplée, et celui qui la regarde et derrière ses yeux, en même temps, d'autres choses qui se dessinent. Qui peut dire, quand on ne voit que le grain du mortier, ce qui glisse le long des façades et quelle écharpe de choses envolées s'entrelace à travers les quatre ouvertures du clocher ?

Légères et incertaines, et d'autant plus puissantes, elles ont évoqué d'autres soirs qui furent ceux d'hier, avec, pareillement, cette liquide splendeur, cet orient glauque et brumeux, et, dans le poudroiement d'avant la nuit cette flèche sans quoi le soleil serait invisible.

Je ne rougis point de le dire : c'est peut-être la magie de ces lumières vespérales sur cette maison au-dessus des feuillages qui a déterminé ma décision, plus sans doute que la poussée intérieure; pouvait-il en être autrement pour cet être incertain, plus épris des formes que des idées, encore troublé par les perversités de l'adolescence, pas assez épuré enfin pour extirper les symboles de leur gangue de matière ?

C'était donc une bien grave imprudence, dans le moment où tant de volontés convergentes pétrissaient patiemment la matière molle de mon âme, que d'emplir mes yeux d'images si troublantes jusqu'à ce qu'enfin l'idée de la vocation sacertodale fut intimement associée en moi au reflet de ces pierres rousses dans le soir.

Puisque ce travail inconscient a fait de moi le prêtre grave et convaincu, — et simple aussi, je pense, — que je suis aujourd'hui, je n'examinerai point la piperie de ma jeunesse avec ce serrement de cœur qu'on a lorsqu'on étudie rétrospectivement quelque grand et terrible désastre.

Mais s'il m'est donné un jour de conseiller une âme jeune et naïve, je lui recommanderai de se méfier de ces brumes dorées qui flottent sur la vie ; à celui qui veut être marin, je lui dirai d'extirper la vision des hauts steamers dont la proue effilée griffe la mer comme un diamant stire une glace ; je parlerai de la pluie et de la boue et des petites villes poussiéreuses où l'on boit une bière chaude aux jeunes gens que le seyant des uniformes attireraient vers le métier militaire. Car enfin nous ne trouvons jamais ce que nous avions rêvé dans les carrières même librement choisies. Je raisonnerais avec ces incertains, mathématiquement, par a x b. Nous pèserions le pour et le contre et nous prendrions une sûre détermination et ce serait la résultante des forces diverses et d'origines multiples qui se disputent la direction

de notre âme ; ce serait cette résultante sans plus : et après il leur serait loisible d'orner cette schématique structure comme ils l'entendraient ; ils pourraient laisser s'élever les souvenirs d'anciennes lectures ; tout ce qu'il y a d'artificiel dans l'image que nous avons des choses, tout ce qui s'interpose entre nous et les idées pourrait de nouveau, mais sans péril, voiler leur entendement. La direction initiale aurait été donnée par la raison.

19 août.

J'ai relu les pages écrites hier au soir de ce journal et je me suis souvenu de cette phrase de M. Tissandier : « Je voudrais que le temps fût perpétuellement couvert pour que les choses, selon le mot du poète, fussent toujours ce qu'elles sont. »

Mon dur et taciturne curé n'est pas du Midi.

20 août.

J'ai eu tort d'écrire, le 18, que nous vivions côte à côte et murés dans nous-même. Sans doute, M. Tissandier ne se réchauffe-t-il point à cet enthousiasme qui ne s'est pas tout à fait éteint en moi. Mais son exemple sévère s'impose à ma vie, à mon insu.

Il y a peut-être en lui une puissance de rayonnement dont je ne me rends pas bien compte.

21 août.

J'ai l'impression d'avoir déjà vu, autrefois, le visage de M. Tissandier. En précisant mes souvenirs, je crois pouvoir affirmer que ses traits sont ceux d'un héros imaginaire que mon enfance a connu.

J'y suis maintenant tout à fait ; il ressemble au Vautour de la Sierra.

22 août.

Il est certain que M. Tissandier n'aime pas que je veille trop avant dans la nuit. Un soir que je m'étais attardé dans la rédaction de ce journal, et qu'il prenait lui-même le frais dans le jardin, il a lancé quelques cailloux dans ma fenêtre. Je me suis hâté de poser mon porte-plume et d'éteindre ma lampe. Car il y a longtemps que je me suis plié à la nécessité des disciplines ; notre âme, en effet, me paraît avoir, comme l'eau, une tendance à s'étaler. Pour que le courant ne s'effiloche pas en mille ramicules vite épuisées, il faut que de solides murailles le canalisent. Et la méthode seule conduira le plein de notre puissance au but qui lui est proposé.

23 août.

M. Tissandier a raison ; je dois me méfier de mon romantisme.

J'ai suivi, aujourd'hui, cette allée de bouleaux pour lire mon bréviaire ; ce vert atténué, ces troncs argentés avec des plaques blanches, comme les pattes d'un cheval pommelé cette eau en contre-bas, cette eau molle qui entraîne lentement les herbes, les remous et les reflets,toute cette douceur qui va du glauque à l'émeraude, elle crée une dangereuse torpeur et la rêverie s'exhale, monte et se disperse et avec elle notre âme de ce soir. C'est là véritablement un péché de volupté ; car je ne m'y trompe point, la chair participe à cette fête et il n'est pas trop de nos cinq cens pour accueillir ces images, ces musiques liquides, le parfum de ces foins, cette saveur de miel éparse dans l'air et le frôlement du vent sur notre peau.

Marcel NALPAS.

(*A suivre.*)

Cavaillon. Imp. MISTRAL (C. Sarnette, succ.)